

# LINGUISTIQUE ET CIVILISATION

## LINGUISTIQUE ET CIVILISATION

La « Presse » tunisienne a publié en date du 3-6-1975 une étude critique du Docteur Salah El Atri, sous le titre « Linguistique et civilisation », dans laquelle il essaie d'infirmer la thèse du professeur Abdelaziz Benabdellah relative à l'influence de l'arabe classique sur les dialectes parlés maghrébins. C'est une thèse qui a été avancée et démontrée, dans son ouvrage « lexique des origines étymologiques arabes et étrangères du parler Maghrébin ». Ce lexique a été suivi par d'autres études, que le Docteur Salah n'a pas cru devoir lire, pour se dégager de l'inoculation qui l'a obnubilé et qui a été d'autant plus aberrante que le potentiel linguistique du docteur Salah semble peu édifié. Ce qui explique les non-sens flagrants qu'il a essayé de ramasser, par ci par là, dans le fatras de certains clichés stéréotypés, au temps du néo-colonialisme occidental. Notre cher confrère aurait dû se rapporter aux différentes études parues dans notre revue « El-Lissane El Arabi », pour avoir une vue adéquate, sereine, sur les divers contours du problème que nous avons tenté de débayer, en les dépurant, suivant la méthodologie classique des étymologues. Il n'est que de compulser la série de nos études critiques et analytiques sur ce thème, pour constater que l'anti-thèse avancée par certains collègues occidentaux et que notre

cher confrère tunisien semble adopter, par pur formalisme qui le dépersonnalise, a été sinon battue en brèche, du moins fortement ébranlée. Notre ami aurait l'air dans sa critique de réciter des leçons inculquées dans une certaine faculté en Occident, sans se rendre compte de leur inanité; ces citations d'un latinisme de bas âge ne paraissent avoir aucune commune mesure avec le thème de notre thèse. En évoluant dans l'abstrait, les propos de notre confrère seraient de nature à forcer la conviction de quelques uns. Mais quand il cite des exemples, ces propos deviennent réellement ahurissants ! Ne s'est-il pas étendu sur le mot « sabbatun » qu'il semble vouloir attribuer à une origine latine (Sorbeo, sorbium), en se demandant si le mot n'est pas entré, au Moyen-Orient, en même temps que les armées de Napoléon ? Les conclusions hâtives, glanées par notre confrère sur une pseudo-analyse d'exemples, pour le moins excentriques, l'incitent à émettre des jugements qui ne sont pas dignes d'un scientifique. Ne mériterait pas, selon lui, le titre de « linguiste », celui qui a démontré que le mot « sabbatun » dérive de la racine « sabba », c'est-à-dire verser et non du mot latin ? Notre confrère y voit un pur traditionalisme ! Mais quoi de plus rationnel que le processus étymologique sur lequel nous nous sommes fondé ? d'autant

plus qu'une corrélation étroite existe entre le terme et son origine proposée, avec un ensemble de dérivés, évoluant dans le cadre normal de cette « famille ». Nous tenons à citer, pour mieux édifier notre cher ami El Atri, que ce qu'on a appelé jusqu'ici « langue punique » et qui est issue du phénicien, c'est-à-dire une forme canaanienne de l'arabe classique, n'est que ce dialecte maghrébin, forgé sous les murs d'Utique, ancienne ville tunisienne, depuis 1101 av. J.C., puis à Carthage depuis 814 av. J.C. Les inscriptions puniques découvertes au Brésil et datées de l'an 125 av. J.C., démontrent un fait qui devient de plus en plus certain, à savoir la similitude étroite entre les deux langues. Un lecteur avisé ne trouve nulle dissemblance entre le texte punique et sa traduction en arabe maghrébin (ce que nous avons fait dans une de nos études parues dans la revue (El-Lissane El Arabi). Des études récentes, surtout allemandes, corroborent la thèse de l'origine yéménite arabe des Sanhajiens et Masmoudiens de l'Atlas. Nous avons découvert, tout récemment dans l'ouvrage de Hassan El Hamadani, intitulé (الأكلیل), plus de deux cents noms de villes et tribus, de la forme (أعمال) qui n'existe qu'au Yémen, mais dont nous avons repéré, dans la même nomenclature marocain, des dizaines de correspondants ! (Asnous, Aknoul, Aoulouz, Arfoud etc...). nous n'ajoutons pas davantage ; mais nous incitons notre cher collègue, à lire tout ce que nous avons écrit sur ce thème, et surtout la nouvelle édition de notre ouvrage cité plus haut, sous un titre nouveau (نحو تفصیح العامية) nous le prions aussi de se référer à notre article ; paru dans la même revue sur les sources arabes dans certaines langues d'Occident ; il verra comment, à travers le procédé préconisé par des étymologues occidentaux, suivi par Littré et ses prédécesseurs, nous avons mis en lumière des centaines de mots, dont l'origine était jugée inconnue ou douteuse ! Serions-nous alors fautif, si nos études ont abouti à l'éclatement de certains « préjugés » ! ?

**Nous publions ici le texte intégral de l'article de notre ami le Dr. Salah El Atri.**

#### **Linguistique et civilisation**

Il est une injustice qui mérite d'être dénoncée et dont les victimes désignées sont tout particulièrement les intellectuels. C'est de ne pas parler assez de leurs œuvres de ne pas mettre en relief leur personnalité. Si cette conspiration du silence persiste, ceux-là ne seront pas longs à se décourager. Outre que le fait de ne pas parler éteint en eux tout désir d'émulation, celui de démolir systématiquement ceux qui, parmi eux combattent les préjugés et dénoncent les idées reçues, freine toute tentative d'évolution, surtout à un moment où il n'est point du tout permis à aucun pays sous-développé, de rester immobile aux portes de la culture et de la civilisation.

Je voudrais sur ce point rendre hommage à un linguiste marocain. Bien que ses idées ne concordent nullement avec ma théorie, je tiens cependant son travail sur le **parler marocain** pour un événement.

M. Abdelaziz Ben Abdallah a fait paraître en 1964 un « **Lexique des origines étymologiques arabes et étrangères du parler marocain** », que je n'ai pu exploiter dans mes **Rapports étymologiques et sémantiques des langues classiques et de l'arabe**. La raison en est que mes recherches ont porté jusqu'ici sur l'arabe classique et ses connexions congénitales au niveau du grec et du latin. Je voudrais réparer cette lacune, ne serait-ce que parce qu'un tel ouvrage sur le parler marocain émane d'un Marocain qui exprime franchement son point de vue et marque son désaccord avec ses maîtres occidentaux dont il conteste les conclusions.

D'ordinaire tout ce qui vient de l'extérieur a eu jusqu'ici pour nous l'attrait de la vérité au détriment de notre spécificité nord-africaine. Et nous ne savons manipuler que l'éloge et l'obséquiosité, à l'égard de ceux qui nous ont formés.

J'ai été très affecté par un jeune universitaire qui, après les congratulations d'usage à l'occasion de nos retrouvailles. Il avait chanté l'éloge de ses maîtres étrangers. Cette fidélité du disciple nous honore. Mais un maître, si digne soit-il de notre admiration, est destiné par vocation même à être dépassé par ceux-là mêmes qu'il a instruits et formés. On peut voir en lui un homme et comme tel lui reconnaître la faculté que possède tous les humains de se tromper. Il ne faut plus que le manarinisme polarise nos énergies dans une absurde adoration. Quand il est enfin donné à un chacun, dans le Maghreb, de s'instruire et, de juger sans la contrainte de l'Inquisition.

Mais si M. Abdelaziz a innové sur ce point, il l'a fait sans se départir de son nationalisme. Si cette attitude l'honore, par contre elle n'est pas digne d'un linguiste, car un linguiste avant tout, doit avoir le souci de juger sur les faits en partant de données strictement scientifiques, tels que l'évolution des phonèmes, l'interdépendance des langues dont la coexistence ne fait aucun doute comme le grec et le latin. La considération des critères géographiques, historiques, sociaux etc... C'est en se dépersonnalisant que les hommes de science ont fait progresser leur pays.

Qu'il veuille bien m'excuser si je me montre aussi peu prodigue d'éloge et tant éloigné de la flatterie que préoccupé avant tout de la recherche de la vérité. Il comprendra sans doute qu'en matière de science, seule la confrontation des points de vue garantit le succès.

**Son Lexique des origines étymologiques arabes et étrangères du parler marocain** se compose d'une Préface en français et d'une Muqaddima et d'un lexique en arabe. Son livre s'adresse donc aux arabophones et à un nombre très restreint d'arabisants qui, je le présume, ne l'ont pas utilisé, fût-ce pour en tirer un bref compte rendu et au besoin le critiquer.

Il s'agit tout d'abord de dégager les idées principales de sa Préface où il est fait état des

positions de Brunot et de Blachère ; et des propositions de l'auteur.

Il existe une « connexion entre la religion et la langue » qui fait que toute tendance évolutive doit nécessairement passer par l'islamisation. La langue arabe n'aurait pas joué son rôle, si elle n'était essentiellement une langue divine. Et en tant que langue divine elle a exercé une emprise sur le domaine réservé au berbère. Elle avait eu donc un retentissement déterminant sur « le terrain linguistique du Maroc ». Les Berbères islamisés étaient devenus bilingues et le sont encore. L'élimination dans certains endroits du berbère a eu un caractère définitif, au profit de l'arabe. (Il n'y a là rien de quoi surprendre. C'est le processus normal suivi par tout dialecte qui doit sa promotion sur les autres dialectes congénaires à une autorité politique supérieure. Le francien de l'Île de France est devenu de la sorte le français ; le florentin, l'italien ; le vieux-castillan, l'espagnol. On oublie aussi que les Berbères, avant les conquêtes arabes et turques avaient subi d'autres influences, phéniciennes, grecques, romaines, qui ont laissé en eux de profonds indices linguistiques sous forme d'adstrat ...).

M. Abdelaziz reconnaît le bien fondé de cet exposé de L. Brunot. La raison de cette adhésion tient au fait qu'elle flatte notre nationalisme et ne nous éloigne pas d'un pouce de l'étroit sentier tracé par la Tradition.

Il n'est pas d'accord par contre sur l'existence de toute relation entre l'arabe marocain et l'arabe classique affirmée par L. Brunot qui dit : « Une langue locale comme la langue marocaine ... est aussi indépendante du classique que l'italien moderne l'est du ... latin de Cicéron. On peut, et scientifiquement on doit l'étudier en soi sans le relier constamment à une langue uniquement écrite qu'on lui donne, par habitude irréfléchie, pour origine lointaine ».

Les méthodes suivies par les deux linguistiques sont incomplètes.

Quand on étudie un dialecte, on peut le faire en se plaçant sur deux points de vue différents, mais complémentaires : soit de l'exté-

rieur et par rapport à une langue de référence dont il est sensé être issu ; soit de l'extérieur et en fonction des lois propres à l'évolution du langage.

Pour qu'un examen étymologique d'un dialecte arabe soit exhaustif, il faut allier les deux perspectives sans tenir compte des préjugés.

Le lexique ar. cl. donne **bazlyyun** « frère de lait » et **'bzâ'un** « allaitement » de même que **mubzin** « qui allaite » ; « égal », comme étant le mot-radical **bazâ** (o) qui existe aussi sous le mot-racine **bazza** (o), d'où l'africain **bizzun** (pl. **blazun**) « sein, mamelle » (cf. **baza**, « allaiter »)

Si l'on étudie ces mots-racines de l'intérieur de l'arabe cl. on ne pourra plus dire que ce que la tradition lexicale rapporte, à savoir que ce sont là deux mots-racines aux significations poly-sémiques et contradictoires, et que **blzzun** « sein, mamelle » est un mot dialectal eu égard à **bazlyyun** « frère de lait ».

L'étude des mêmes mots-racines entreprise de l'extérieur à l'arabe, en fonction des langues classiques et des langues romaines, permettra d'étendre très loin notre perspective linguistique arabe.

En effet, le vieux français **palz** (IXe), **piz** (Xle), mod. **pis** (mamelle de bête laitière), dérive du lat. **pectus** « poitrine ». On peut retenir qu'avant la réduction des diphtongues d'origine secondaire, elles se prononçaient syllabiquement d'où **pe-lz** (**peiz**). C'est ce que l'on considère comme classique dans **baydun** « puits » issu du lat. **puteum** (cf. doublet : **b o g h b o g h u n** « puits profond » = **pute** (um) **puteum** par redoublement expressif d'où l'idée de « pro-étroit.

fond ». La réduction des diphtongues en arabe vulgaire est une marque de dialecte évolué.

Par ailleurs, dans l'africain **bazzulatun** (pl. **bazazil**) « sein, mamelle » en usage encore en Tunisie, que doit-on voir ? Une racine sémitique **bazala** qui est du reste le latin **fissilis** (**fidtilis**) comme les doublets ar. **fasala**, **fasala**, ou une dérivation à partir du roman **peiz** (**piz**) **pis** avec le suffixe du diminutif latin : - **ulus**, **a**, **um** ; - **ululus**, **a**, **um** ?

Il n'est pas possible de répondre autrement qu'il y eu un bas latin **pectula**, **pectulula**, devenu **peytula**, **peytulula**, auxquels remontent l'ar. vulg. **bazzulatun** et **bazazil**.

Ce n'est pas la première fois qu'on rencontre un tel procédé de formation où un étymo. est exploité sous des dérivés différents conservés ou non en ar. cl.

Témoins en sont : **barrun** « terre ferme », **barriyyatun** (pl. **bararl**) « champ plaine en ar. cl. et **barrani** (pl. **ibara'iniyya**) « étranger » à la ville » en ar. dialectal, remontant à **foraneus**, **a**, **um** de même sens (cf. **barra** « dehors » (africain) et l'espagnol **fuerra**).

Le parler marocain gagnerait donc à être envisagé et en lui-même et dans ses rapports avec les langues de référence comme l'arabe, le grec, le latin, le berbère et les langues romanes, en tenant compte des substrats, adstrat, strat que les linguistes modernes doivent rechercher avant de porter sur le problème que pose la langue arabe des conclusions qui seront toujours arbitraires, soumises à l'autorité ou dictées par un nationalisme rétrograde et

## L'INFLUENCE DES DIALECTES PARLES SUR L'ARABE CLASSIQUE :

L'argument majeur en est l'opposition fondamentale des deux langues qui se traduit dans le graphisme de l'arabe, langue ancienne et orientale « inapte dans le contexte de l'arabe marocain » qui est « une langue occidentale et qui se parle sans s'écrire » (L. Brunot).

L'auteur s'élève contre « certaines opinions érigées en doctrine par des philologues représentant un secteur de l'orientalisme contemporain et qui veulent élever un cloisonnement étanche entre l'arabe classique ... et les autres langues parlées » et en particulier contre la thèse moderne (cf. Revue « Les l. mod. Mai. 1946) qui voit dans l'arabe une KOINE poétique (R. Blachère) comprise depuis le centre de la Péninsule jusqu'au Hidjaz et dans les steppes syro-irakiennes.

Et il s'en prend vivement aux tenants de cette théorie, calquée d'ailleurs elle-même sur celle qui avait été dégagée des études des langues classiques et des faits d'observation qui, s'ils ne reflètent pas tous les aspects de la réalité en manifestant cependant assez de traits pertinents pour qu'on s'y intéresse efficacement.

En effet, les langues classiques et les langues romanes comptent un grand nombre de dialectes. Ceux-ci présentent entre eux des traits communs. C'est par là qu'il est possible de les identifier et de les comprendre. Ne sommes-nous pas tous semblables et différents les uns des autres, sans cesser pour autant d'être des humains ? C'est donc cette identification par ce qui est général dans les dialectes, qui est appelée KOINE. Il n'y avait pas long temps que, dans le Sahel tunisien, chaque village avait sa façon de parler qui lui était propre.

Mr. Abdelaziz oppose à une hypothèse de travail moderne l'enseignement invariable de la Tradition.

Le Coran est une synthèse de source » et passe outre l'inconvénient soulevé par Brunot que cette méthode comparative « suppose que le scrutateur de l'arabe marocain ... connaît au préalable l'arabe classique ».

L'auteur du LEXIQUE prétend faire sienne la méthode comparative des orientalistes dans son « étude sur le processus de la linguistique arabe ». Mais il limite ses efforts à la comparaison de l'arabe classique et du parler marocain sans tenir compte du contexte ethnique et historique des Nord-africains et de l'évolution des langues tant sur le plan phonétique que sur celui de la transmission du langage de génération à génération. Tout lui paraît simple transfert et ne fait aucun cas de la complexité des données linguistiques. Il néglige l'aspect vivant d'un parler, et qu'il n'y a que dans la mort qu'on n'évolue plus. Tout ce qui vit participe au changement. Lexicalement et grammaticalement l'arabe classique du fait même qu'il est une langue d'élite, n'a pas évolué depuis le VI<sup>e</sup> s. C'est par le style et les efforts de jeunes écrivains modernes rompus à la stylistique des langues étrangères qu'il doit une certaine expressivité nouvelle. Malgré cette tendance révolutionnaire, il reste une langue divine et en tout cas plus apte à exprimer l'aspect mystique des choses que propre à dynamiser les prospections du progrès. On ne peut impunément avec de l'ancien faire du moderne.

Mr. Abdelaziz nourrit l'ambition de préciser « dans une fresque sur le développement des dialectes marocains que les patois maghrébins sont plus rapprochés de la langue littéraire antéislamique que beaucoup de dialectes du Monde Arabe ... (les) dialectes maghrébins.. ont gardé toute l'empreinte et toute l'allure des patois tribaux de l'arabe islamique ... (en déduisant) d'une comparaison substantielle entre

les spécimens des dialectes citadins et des patois du bled par « yaqoulu » « il est dit » qu'on introduit l'insertion avec un air de circonspection qui sous-entend « mais je n'en suis pas sûr ». Ainsi donc rien n'est étayé sur l'aspect phonologique des données lexicales, pas une allusion aux lois linguistiques, aux conditions extérieures historiques, géographiques, etc... Dans ce cas comment donc mériter le titre de linguiste ?

Cette hâte de tout ramener à soi et à ne rien laisser aux autres n'a pas joué en faveur des pays maintenant sous-développés.

L'auteur du lexique étudie le mot : or. **soubbatun** (à Souss : 'stoubba' au temps du 4<sup>e</sup> tirailleur tunisien). Il affirme que c'est un plat connu du peuple nord-africain. J'avoue que jamais il n'avait été le nôtre. Ce que Dozy définit par « Mets fait de viande et de vermicelle » s'appelle chez nous **chourba** de l'ar. **charība** (gr. **srupheo**, lat. **sorbeo** ; b. lat. **Sorbium**, **sorbitum** etc...). Qu'est-ce donc qui permet d'affirmer comme il le fait que l'équivalent de l'ar. **soubbatun** est le fr. **soupe** et qu'il dérive de l'ar. cl. **SABBA** « verser » par **SABBATUN** « ce que l'on verse comme mets ». Où sont donc les précautions dont un linguiste doit s'entourer avant de porter un jugement ?

D'abord Dozy cite le mot d'après le dictionnaire de Botros al Bistani, imprimé à Beyrouth en 1870 sous le titre de **Mohit 'al-Mohit**. Dozy le juge ainsi : « C'est une bonne compilation faite d'après quelques-lexiques anciens et l'auteur a ajouté un grand nombre de mots et de significations non-classiques (mouwallad) et des termes vulgaires du dialecte de Syrie (min calam al-amma) : je les ai admis... » (Préf. p. XI).

Alors **SOUBBATUN**, n'est-il pas entré au Moyen-Orient en même temps que les armées de Napoléon en Egypte ? et s'il était attesté comme plus ancien.

Le Coran est une synthèse de toutes les tendances linguistiques existant en Arabe au VI<sup>e</sup> s. Il a été révélé en sept idiomes dont l'idiome de Quraych, langue parlée, mais non-écrite. Le premier apport a été augmenté par la suite par un « dépouillement méthodique » et « un sondage scientifique » auprès des tribus diverses. Il reconnaît cependant que la base de « cette mosaïque linguistique » appartient à un fond commun qui concrétise à ses yeux « l'origine des parlers arabes usités dans les diverses tribus du monde arabo-islamique. Pourquoi donc refuserait-il à ce FOND COMMUN l'appellation de KOINE ?

En s'appuyant sur les écrits d'Ibn Khaldoun il établit — sans démonstration du reste et sur la foi du sociologue tunisois — que le parler arabe du XIV<sup>e</sup> s. diffère de la langue modarite qui est la langue du Coran ; que les dialectes parlés dans les AMSAR n'ont pas été inventés par ces peuples, mais hérités de leurs ancêtres modarites pour la plupart, ce qui prouve l'origine arabe des parlers contemporains.

Le brassage des peuples arabes dans les diverses contrées a contaminé le parler original, tel le berbère qui a influencé le parler arabe maghrébin ou le persan ou le turc les parlers d'Orient ; les langues romanes, les parlers d'Andalousie.

Le parler des peuples arabophones n'est que le prolongement déformé du classique moderne dont le qoraychite du prophète est un reflet vivant. Il faut donc se référer à l'arabe classique et ne pas accepter « l'insertion gratuite qui tend à taxer d'aberration ceux des Orientalistes qui par conviction marquent les caractères originaux des dialectes en « les comparant régulièrement au classique comme à une norme. (les) dialectes maghrébins... ont gardé toute l'empreinte et toute l'allure des patois tribaux de l'arabe islamique... (en déduisant) d'une comparaison substantielle entre les spécimens des dialectes citadins et des patois bédouins marocains d'une part, et l'évolution éty-

mologique de la langue classique, d'autre part, que la similitude est caractéristique entre les deux tendances de l'évolution historique de la linguistique arabe au Maghreb et chez les bédouins arabiques ... ».

L'auteur présume un peu trop de la portée de son ouvrage où rien de ce qu'il avance n'a été dans son Lexique démontré. Où a-t-il étudié le développement des dialectes marocains ? Comment s'était-on rendu compte que les patois maghrébins sont plus proches de l'arabe antéislamique ? Quelles sont les caractéristiques des patois tribaux de l'Arabie ? En quoi consiste donc l'évolution étymologique de la langue classique ainsi que la linguistique arabe au Maghreb et chez les Bédouins arabiques ? Voilà des questions parmi tant d'autres à poser auxquelles il importe avant tout de répondre. L'usage des termes techniques dans une branche aussi importante ne doit pas se soustraire à la nécessité de la définition.

Chez les lexicographes arabes comme Mansour Ejjawāliqi (Mù'rrib), Khafājī (Chifā' al-ghali) ou Chidyāq, on ne rencontre rien qui puisse être sur le compte d'un sondage scientifique.

Leurs ouvrages abondent d'appréciations et de témoignages subjectifs. « Un tel a dit qu'un tel a dit ... » constitue le seul motif de crédibilité. Quand c'est pour attribuer au persan — langue reconnue indo-européenne — par les Occidentaux — l'étymon d'un dérivé arabe, sans se soucier de la véracité du fait avancé on le dit d'une façon nette et impérative. Mais reconnaître l'origine d'une norme arabe dans un étymon grec ou latin donne lieu à un effort insurmontable.

Alors SOBBATUN, n'est-il pas entré au Moyen-Orient en même temps que les armées de Napoléon en Egypte ? et s'il était attesté comme plus ancien, à l'occasion des Croisades ?

Rien donc ne peut justifier son attribution à SABBA (verser). pour la raison que soupe en tant que mets est un mot occidental (françaisque \*suppa), connu du lat. au VI<sup>e</sup> s. Oribase), de la même famille que le gotique supōn (assaisonner), néerlandais sopen (tremper), anglais sop « tranche de pain » et (to) sop (tremper), d'où souper ...

Que le Maroc ait gardé à l'état pur les parlers des Bédouins arabiques parce que les Turcs n'ont pu les corrompre, n'est pas aussi assuré que l'affirme Mr. 'Abdelaziz. Car en fait, de quel parler s'agit-il ? La poésie antéislamique datant du IV<sup>e</sup> s. (mu-'allaqāt = mn + lat. adalligātae) a utilisé un vocabulaire où sajan-jalum (pl. sanājilu) « miroir » atteste l'usage du lat. speculum « miroir » contaminé par « spectaculum » (cf. angl. spectacles \*spectēc'iz « lunettes ») dont l'altération remonte à l'époque où les points diacritiques n'ont pas été encore inventés ; d'où la confusion des consonnes, n b. t. etc. Le Coran (cf. gr. keruks et forme pop. ar. tun qur'an. avec 'ayn) se compose d'un vocabulaire disparate où figure un grand nombre de mots grecs et latins attribués abusivement à l'araméen (cf. safinatun donné pour akkadien alors que c'est le latin sapinatun (vaisseau fait en bois de sapin)). Poésie, Coran et hadith (cf. lat. coditum) n'ont été fixés par l'écriture que deux siècles plus tard. La mémoire des hommes aurait-elle donc été plus sûre pendant une transmission orale de plusieurs siècles sans que pendant ce temps rien dans les mentalités ne se soit modifié, n'ait évolué ? La suite des années aurait été active pour les uns, passive pour les autres ? Faudrait-il encore aujourd'hui alors que la lune porte les traces de l'homme et l'empreinte de son esprit continuer à s'affubler des perspectives de progrès d'autrui impropres à nos conditions historiques et géographiques ? Donner pour assuré qu'il est possible de retrouver dans le parler actuel d'une ethnie ce que fut l'arabe primitif n'est que du domaine de la spéculation para-linguistique. Pour sortir donc de ce tissu de contra-

dictions, rien ne vaut mieux que la référence au langage même, considéré dans ses différents embranchements dialectaux, en y englobant l'arabe classique comme un dialecte, fût-il qoraychite, (cf. les mots grecs et latins déjà cités), qui a réussi, et qui fut enrichi par la

suite au contact d'autres dialectes disparus ou qui ont survécu jusqu'à nous sous forme de patois régionaux ?

En quoi tout ceci pourrait-il porter alors ombrage à celà ?